

LES AMIS DE GEORGE SAND

Association déclarée (J.O. 16 - 17 Juin 1975)
Placée sous le patronage de la Société des Gens de Lettres

Siège social : Musée de la Vie Romantique, 16, rue Chaptal - 75009 Paris

Courrier : 12, rue George Sand, B.P. 83 - 91123 PALAISEAU Cedex

Répondeur & Fax : 01 60 14 89 91

e-mail : amisdegeorgesand@wanadoo.fr

Internet : <http://www.amisdegeorgesand.info>



Afin de mieux faire connaître la vie et l'œuvre de George Sand, l'association Les Amis de George Sand a numérisé et mis en ligne le présent numéro de sa revue, sous la forme d'un fichier PDF permettant la recherche de texte.

Toute reproduction, même partielle, de textes, d'articles, ou d'illustrations, doit faire l'objet d'une autorisation préalable.

Copyright © 1977 Les Amis de George Sand

Siège Social :
18, avenue Gladel
69290 CRAPONNE
Tél. : 57-04-74

Association
«LES AMIS DE GEORGE SAND»
(J.O. 16-17 juin 1975)

(Placée sous le patronage de la Société des Gens de Lettres)

BULLETIN DE LIAISON 1977



J'aime les phrases entrecoupées qu'il jette sur le piano et qui restent un pied en l'air, dansant dans l'espace, comme des follets boiteux.

n° 2

SOMMAIRE

Editorial : "Pavés dans la mare" : Georges LUBIN	3
A propos de ... la liaison Musset-Sand telle que l'a présentée Paul de Musset et telle qu'elle fut en réalité : M. ODOUL	5
George Sand et les musiciens romantiques : E. TRILLAT	8
Les Maisons de l'Oncle Maréchal : J. MARILLIER	19
Publications	38
Informations	40

La rédaction du Bulletin laisse aux auteurs des articles la responsabilité des idées qu'ils émettent.

Publié avec l'aide du Comité National des Lettres

Responsable de la Publication : Martine Beauvils

Notre couverture : caricature de Maurice Sand

ERRATUM : Page 26 - extrait du plan au 1/500e
édité par la ville de PARIS

NOMINATION à L'ASSOCIATION "LES AMIS DE GEORGE SAND"
(J.O. 16-17 Juin 1975)
(Placée sous le patronage de la Société des Gens de Lettres)

COMITE D'HONNEUR

Messieurs Maurice GENEVOIX, Jean d'ORMESSON, Jean GUEHENNO, de
l'Académie Française,
Alain DECAUX,
le Dr Jean-François CAZALA, Président du Comité du Centenaire,
Georges LUBIN, Président d'Honneur

COMITE de DIRECTION

Président : Monsieur Maurice TOESCA
Vice-Présidente : Madame Aline ALQUIER
Secrétaire Générale : Madame Martine BEAUFILS
Trésorière : Madame Dominique HAMOT

COMITE LITTERAIRE ET ARTISTIQUE

Mesdames Louise BONSIRVEN-FONTANA, Hélène FUCHS, Reine GIANOLI, Yvonne
GRES-VERON, LEE et CHEVALIER, Madeleine LHOPITAL, Francine MALLET,
Thérèse MARIX-SPIRE, Suzanne MISSET-HOPES, Cécile OUSSET, Simone VIERNÉ
Messieurs Christian ABBADIE, Jean-Louis BONCOEUR, René BOURGEOIS, Casimir
CARRERE, Jean GAULMIER, J.J. de KERDAY, Jean-Pierre LACASSAGNE, Jean
MALLION, René POMEAU, Pierre REBOUL, Pierre SALOMON, Claude SICARD,
René TAVERNIER, Robert THULLIER, Ennemond TRILLAT.

REPRESENTANTS DE L'ASSOCIATION à l'ETRANGER

Membre d'honneur de l'Association à l'étranger :

M. le Professeur Ruygi NAGATSUKA,

Correspondants étrangers :

Mesdames FERRA (Espagne) BONSIRVEN-FONTANA (Principauté de Monaco)
Annarosa POLI (Italie) Anne C. PERRY - Dr T. JURGAU - M. J. PECILE -
Nathalie DATLOF (Etats-Unis) Dr Patricia THOMSON (Angleterre)

Messieurs Louis BIANCHI (Pays-Bas) Pierre de BOISDEFFRE (Belgique) Pr O. SODERGARD
(Suède) Gerald SCHAEFFER (Suisse) Dr Egbuna MODUM (Nigéria).

Délégués Régionaux :

Paris : Madame Jacqueline VASSAL
Berry : Madame Christiane SMEETS-SAND
Région Est : Mademoiselle Christine PELTRE
Région Sud-Ouest : Monsieur Claude SICARD.

EDITORIAL

PAVES DANS LA MARE

George Sand fut longtemps considérée comme un auteur "dangereux". Qu'on lise pour s'en convaincre les diatribes de Louis Veuillot, de Pontmartin, de Barbey d'Aurevilly, et de quelques autres critiques de moindre stature. Je cite parfois, pour amuser mes auditeurs, la fougueuse indignation d'un journaliste lors de la parution des romans illustrés en 1852. Prenant prétexte de la publication du premier tome qui contenait La Mare au Diable, André, Mauprat, le Compagnon du Tour de France, il écrivait : "Ces innocentes pastorales sont d'infâmes plaidoyers, non seulement contre le mariage et contre la famille, mais contre la société, contre la religion, contre le devoir." Et, montrant le bout de l'oreille, il continuait ainsi : "L'effet des publications dont nous venons de parler est précisément de détruire tous les principes et tous les sentiments qui doivent étouffer la révolte dans les coeurs et de propager dans le peuple ce fanatisme d'impiété qu'on ose vanter..." (L'Assemblée nationale, 26 mai 1852).

En ces temps lointains, la librairie Hachette publiait une collection dite Bibliothèque des Chemins de Fer qui se vendait dans les gares. Trois romans de George Sand en firent partie, dont La Mare au diable. Dans celui-ci, un paragraphe inquiéta la puissante administration des chemins de fer, qui en exigea la suppression. Le voici :

"Les buveurs d'Holbein remplissent leurs coupes avec une sorte de fureur pour écarter l'idée de la mort qui, invisible pour eux, leur sert d'échanson. Les mauvais riches d'aujourd'hui demandent des fortifications et des canons pour écarter l'idée d'une jacquerie, que l'art leur montre travaillant dans l'ombre, en détail, en attendant le moment de fondre sur l'état social. L'Eglise du Moyen Age répondait aux terreurs des puissants de la terre par la vente des indulgences. Le gouvernement d'aujourd'hui calme l'inquiétude des riches en leur faisant payer beaucoup de gendarmes et de geôliers, de bafonnettes et de prisons."

Il y avait là, bien sûr, toute une botte d'idées subversives susceptibles de mécontenter les riches, bons ou mauvais. Et d'abord, oser parler de mauvais riches ! ... Le paragraphe disparut des tirages ultérieurs. De sorte qu'on trouve des exemplaires qui le contiennent, et d'autres où il manque.

Mon lecteur se dit sans doute : "Cela se passait sous le second Empire, sous un gouvernement de dictature. Voilà des choses qu'on ne reverrait plus aujourd'hui."

Voire !

C'est encore de la Mare (pauvre Mare !) qu'il va être question.

On vient de la réimprimer en 1977 dans une autre collection (pas chez Hachette), en bouleversant complètement l'ordre du récit. C'est, paraît-il une mode nouvelle. Mais il y a plus grave encore : plusieurs chapitres ont été supprimés, en particulier celui du Labour. Escamoté, le beau passage sur les boeufs "frères" que j'ai appris par coeur à l'école primaire de mon village. Et pour quelle raison ? En y regardant de près, on découvre dans ce chapitre quelques phrases assez hardies (pour l'époque), par exemple :

"Ces richesses qui couvrent le sol (...) sont la propriété de quelques-uns et les instruments de la fatigue et de l'esclavage du plus grand nombre. L'homme de loisir (...) retourne dépenser dans les grandes villes le fruit du travail de ses vassaux. (...) Car ils (les paysans) sont nés rois de la terre bien mieux que ceux qui la possèdent pour l'avoir payée. (...) Ne vous élevez pas au-dessus de lui, vous autres qui vous croyez investis du droit légitime et imprescriptible de lui commander."

Tiens ! mais alors, c'est donc comme en 1855, et pour les mêmes raisons, que l'on supprime, que l'on censure, non plus un paragraphe, mais un chapitre tout entier ?

Eh bien non, chers amis de George Sand, c'est pour une raison diamétralement inverse. C'est pour dénier à George Sand toutes préoccupations sociales, c'est pour l'accuser de gommer les aspects sociologiques, c'est pour la présenter comme un écrivain réactionnaire, c'est pour pouvoir écrire, par exemple, que Germain et Marie sont de "faux paysans", que "ce roman est bien un prêche", où "la religion, garante de l'ordre social", joue un rôle déterminant, c'est pour s'étonner que l'auteur "s'accroche si fort à ces pittoresques coutumes, dont elle semble ne pas voir la force d'immobilisme, la puissance conservatrice au pire sens du terme", etc.

Le plus surprenant de ce commentaire tendancieux est peut-être qu'il me soit dédié.

Mais quelle relativité que celle des jugements politiques (je ne dis pas littéraires) ! Le journaliste réactionnaire de 1852 voyait dans la Mare au diable une oeuvre susceptible de réveiller "la révolte dans les coeurs". Le professeur gauchiste de 1977 y voit un "garant de l'ordre social". Et dans le même temps, sous l'égide d'une municipalité communiste, se tient à Echiroles près de Grenoble un colloque où est étudiée avec sympathie l'oeuvre d'une "socialiste en actes et en paroles, engagée dans les luttes du temps."

Disons pour finir comme le paysan du Berry . "Le Diable lui-même n'y retrouverait pas ses petits."

Georges Lubin
Président d'Honneur des
"Amis de G. Sand"

A PROPOS DE...
LA LIAISON MUSSET-SAND TELLE QUE L'A PRESENTEE PAUL DE MUSSET...
ET TELLE QU'ELLE FUT EN REALITE

Avant de donner un bref aperçu de mon étude sur Le drame intime d'Alfred de Musset (1), je voudrais, pour dissiper toute ambiguïté, préciser les circonstances dans lesquelles celle-ci fut écrite : je ne suis pas un sandiste, et, si la date de parution coïncide avec celle du centenaire de la romancière, c'est une pure coïncidence, due à des retards dans l'achèvement et l'impression de l'ouvrage, conçu dès 1969. Je ne suis pas, non plus, un mussetiste au sens strict du terme. Si je me suis penché pendant cinq ans sur le drame intime d'Alfred de Musset, c'est un peu par hasard : une relecture de Namouna ayant fait apparaître des signes de névrose chez l'auteur et mis en lumière les perturbations de sa sexualité, je me suis alors intéressé à ces problèmes et, de fil en aiguille, j'ai été entraîné bien au-delà de mon projet initial.

J'ai donc, après tant d'autres, étudié cette liaison orageuse et j'ai pu me convaincre que, sur ce point comme sur beaucoup d'événements importants de la vie de son frère, Paul de Musset a menti. Il ne l'a pas fait pour charger George Sand, mais afin de décharger son frère, de dissimuler la névrose, l'instabilité affective, et le fatal penchant à la boisson de l'auteur des Nuits. Néanmoins, la principale victime de cette savante entreprise de camouflage fut incontestablement George Sand. Paul de Musset, qui était aussi intelligent que son frère s'il n'avait pas son génie, a parfaitement compris qu'il fallait détourner l'attention du public des faiblesses de son frère (jalousie morbide, éthylisme, fréquentation assidue des prostituées) pour la fixer sur sa liaison malheureuse avec la romancière, présentée comme une femme fatale. Sur ce dernier point, il a réussi au-delà de toute espérance : les critiques, comme le public, dans leur immense majorité, ont négligé d'étudier la vie amoureuse de Musset dans son ensemble, pour épiloguer inlassablement sur le "drame de Venise". Ainsi, ils n'ont pas vu que l'échec de George Sand avec Musset n'était pas unique; qu'aucune autre femme, quelles qu'aient été sa beauté, ses qualités de coeur, sa valeur personnelle, ne put réussir à trouver le bonheur avec Musset et à rendre celui-ci heureux, parce que cela était impossible, parce que l'infortuné,

(1) Editeur : La Pensée universelle, 3 bis, Quai aux fleurs, Paris IVe -
Diffusion : 7, rue des Carmes, 75005 Paris (Tél. 033.75.95)
Prix : 64, 20 F T. T. C.

précocement ravagé par une passion malheureuse, antérieure à la liaison avec George Sand, était devenu incapable d'aimer vraiment. Ce drame, car c'en fut un, il fallait le retracer, et cela a été l'objet de notre travail.

Mais nous voulons surtout insister ici sur la mauvaise foi insigne de Paul de Musset qui, non content de déformer sciemment et systématiquement les circonstances de la liaison de son frère, a encore mis à la charge de George Sand des responsabilités qui n'étaient pas les siennes. Car, si effectivement, Musset a souffert d'une grave déception sentimentale, l'infidèle ne fut pas George Sand mais la Marquise de La Carte, célèbre à l'époque romantique par les scandales de sa vie privée et son union libre avec Jules Janin. On perçoit les échos de ce drame en maints endroits de l'oeuvre de Musset et plus particulièrement dans La Confession d'un enfant du siècle, Le Poète déchu et La Nuit d'Octobre. Mais Paul de Musset, avec une astuce diabolique, profita du fait que la Marquise de La Carte, d'origine monégasque, était une brune aux yeux noirs, comme George Sand, pour faire endosser à celle-ci les responsabilités de la marquise. Oui, comme l'avait déjà remarqué Jean Pommier avec une rare perspicacité, la "femme à l'oeil sombre" n'était pas George Sand, mais Mme de La Carte. Et la romancière, dans cette liaison mal assortie, fait figure de victime plutôt que de coupable. Car, au lieu de connaître un Musset joyeux, enthousiaste, plein d'illusions, comme il l'était à dix-huit ans, avant sa première déception amoureuse, George Sand trouva un être meurtri, amer, défiant, profondément déçu par les femmes, et incapable d'aimer avec abandon. Aussi ne parvint-elle pas à fixer le poète et à le rendre heureux, mais aucune autre femme ne devait réussir dans cette tâche impossible. Paul de Musset nous a menti une fois de plus en nous assurant que la liaison de son frère avec la très belle Aimée d'Alton -que lui-même devait épouser vingt-cinq ans plus tard- fut sans nuages : on n'a pas eu de mal à montrer que, au contraire, l'amour d'Alfred pour sa maîtresse ne tarda pas à se refroidir, et que la pauvre Aimée souffrit beaucoup de voir le poète se détacher d'elle peu à peu pour s'intéresser, de façon assez excentrique, à deux très jeunes filles, Rachel et Pauline Garcia (soeur cadette de la Malibran), encore deux brunes, petites, aux yeux noirs, type féminin, qui, depuis sa passion malheureuse pour Mme de La Carte, fascinait littéralement Musset. Mais ces nouvelles amours furent, bien entendu, de nouveaux échecs car le malheureux, ravagé par la première trahison qui l'avait marqué à jamais et qui lui faisait voir dans chaque brune aux yeux noirs une traîtresse en puissance, était incapable d'aimer, comme il l'a reconnu lui-même dans La Confession.

Faire de George Sand l'unique responsable des nombreuses déceptions sentimentales du poète fut donc une monumentale supercherie à laquelle Paul de Musset travailla vingt ans de sa vie avec une rare constance et une diabolique

perfidie dans le maniement de ces armes redoutables : le mensonge et la calomnie. Naturellement, il dut avoir recours pour les besoins de sa thèse, à des falsifications et des manipulations de l'oeuvre de son frère, si nombreuses que leur énumération, sans doute incomplète, occupe vingt pages de notre étude. En outre, nous avons remarqué, au cours de nos recherches, que Paul de Musset, pour mettre au premier plan la liaison de son frère avec George Sand, a réduit systématiquement l'importance des autres, quand il ne les a pas escamotées purement et simplement. Ainsi, dans la Biographie d'Alfred de Musset, il a minimisé ou passé sous silence les amours de l'auteur dramatique pour ses jolies interprètes : Mme Allan-Despréaux, Augustine Brohan, Rose Chéri, Anaïs. Il fit de même pour les flirts de son frère avec de grandes dames, une cantatrice célèbre, et même une princesse de sang royal. Car Musset, le Musset réel que nous avons tenté de ressusciter, celui qui "tombait amoureux comme l'on s'enrhume", n'a jamais été l'homme d'une seule femme et d'un seul amour, comme Paul de Musset a eu l'audace de l'affirmer, et comme trop de lecteurs, et même de critiques, ont eu la naïveté de le croire.

Mais on comprend bien que, plus d'un siècle après la mort du poète, cette tâche de démystification n'a pas été aisée. Paul de Musset avait réussi dans son entreprise qui était de donner une image idéalisée de son frère, et de l'imposer au public assez longtemps pour que l'on néglige d'interroger en temps utile les contemporains du poète et ses connaissances dont les témoignages précis auraient permis de mieux connaître le Musset réel. Nous avons réuni patiemment tous les témoignages d'époque que nous avons pu découvrir un peu partout. Certains, comme celui du Dr Michaut, sont particulièrement précieux car ils nous révèlent un Musset bien différent du portrait flatté que fit son frère. Nous avons également analysé les oeuvres du poète au moyen de la psychocritique, et leur caractère autobiographique si marqué nous a permis de faire des constatations intéressantes. Certes, on pourra discuter certaines de nos conclusions, mais ce qui reste indiscutable et bien établi, ce sont les innombrables mensonges, "omissions", truquages, fausses datations et falsifications de tout genre commis par Paul de Musset, frère abusif, qui, pour "protéger la mémoire de son frère" et... conserver en toute sécurité les confortables droits d'auteur dont il était l'héritier, a élevé un monument d'imposture, et fait de George Sand le bouc émissaire des mussetistes. Si nous réussissons à détruire cette légende, notre travail n'aura pas été inutile.

M. ODOUL

GEORGE SAND ET LES MUSICIENS ROMANTIQUES

Le terme de "romantique" est un terme dangereux dans tous les domaines, il l'est surtout dans le domaine musical parce que personne n'a jamais su où commençait et où finissait la musique romantique. Il y a le romantisme de Monteverdi et de Mozart ; il y a le romantisme de Gluck, le romantisme de Beethoven ; Liszt vit du romantisme, Chopin se défend d'être romantique.

Autour de George Sand gravitent tous les demi-dieux romantiques ou pseudo-romantiques, les conscients, les inconscients, les profiteurs, les dupes, les inspirés. Sand est un des éléments les plus irrésistibles de l'explosion romantique. Mais en ce qui concerne la Musique, quel a été son rôle, ou, sinon son rôle, du moins son attitude vis-à-vis d'elle ?

Il est incroyable que l'on ait osé discuter la musicalité de Sand. Comment aurait-elle choisi deux amis, deux confidents, comme Liszt et Chopin si elle n'avait eu avec eux un accord harmonique commun, et une perception de l'émotion musicale qui résonne sur les mêmes ondes ?

Ce ne sont pas les musiciens amis de Sand qui lui ont entr'ouvert le monde sonore, c'est parce que la musique était son langage intérieur qu'elle s'est entourée de musiciens et, par instinct prophétique, elle choisit les plus grands.

Comment aurait-elle pu, dans son oeuvre magistrale, consacrer tant de pages à la Musique, si cela n'avait été qu'un jeu de l'esprit et non l'explosion spontanée d'un sentiment intérieur ?

Inspirée par le chant des sources de Jean-Jacques, elle a capté toutes les subtilités, tous les murmures et toutes les harmonies de la nature, mais elle a su aussi traduire en un langage qui était bien à elle, la grande clameur, la bouleversante révélation que lui apportaient les premières auditions de la Symphonie héroïque ou de la Pastorale.

Son oeuvre toute entière est imprégnée d'harmonie, ses lettres innombrables sont débordantes d'images sonores et son jugement, son analyse dépassent de cent coudées les premiers balbutiements de la critique musicale de son temps.

Elle est née en musique disait d'elle sa tante Lucie. C'est en effet au son lointain du violon de son père qu'Aurore vit le jour. C'est par sa grand'mère

Dupin de Francueil qu'elle fut initiée à l'art des sons. Son grand père de Francueil, protecteur de Jean-Jacques Rousseau, semble même avoir collaboré à la naissance du Devin du Village.

Son arrière grand-père, le Maréchal de Saxe, entre deux guerres, créait le théâtre aux armées et les musiques militaires ; et si ce guerrier fougueux appréciait les charmes vocaux et les charmes tout court de ses chanteuses, nous ne pouvons que nous réjouir, puisqu'il nous a donné George Sand.

Enfin son père, brillant officier, n'oubliait pas son violon dans ses cantines et, en l'An VIII, recevant le baptême du feu; se croit au théâtre. "Quelle belle ouverture qu'une canonnade en règle" écrit-il.

Plus tard, il travaillera avec une telle frénésie les règles de l'harmonie qu'il en rêvera la nuit. "Ma tête est pleine de fausses quintes, de petites sixtes, de tritons et de septièmes diminuées." Tels étaient ses ancêtres. Il n'est plus surprenant alors, que la harpe, la guitare, le chant avec sa voix grave de mezzo et son cher piano aient été tour à tour les moyens d'exprimer les jaillissements de sa jeune âme brûlante. Elle souffrait en musique ; elle souffrait de l'absence de musique et, bien avant l'invention moderne de la musicographie, elle découvrit le romantisme de Mozart.

Mozart qu'elle aime surtout à travers Don Juan où résonnent des subtilités harmoniques pareilles à celles du Rondo en la mineur que George Sand a dû connaître et aimer. Elle a sans doute pressenti l'éclosion de la musique romantique dans le déroulement de ce galbe fragile qui semble contenir déjà l'âme de Chopin. Elle connaissait certainement les variations sur des vieux airs de chez nous qui avaient charmé Mozart à son dernier séjour en France.

C'est leur amour commun pour Mozart qui fut un des liens affectifs les plus immédiats entre George Sand et Musset. Penchés sur la partition de Don Juan, leur intimité se resserrait au sein de la musique qui était pour tous deux "art divin, pensée pure" ; et lorsque le Raphaël de Musset murmura : "C'est la musique qui m'a fait croire en Dieu", joies et tristesses étaient alors partagées non seulement sous le signe de Mozart, mais aussi de Beethoven que George Sand fit découvrir à Musset. Découverte qui nous vaut sans doute ce cri sublime répété par deux fois dans son oeuvre lyrique : "Fille de la douleur, harmonie, harmonie".

La musique est pour elle source d'inspiration poétique. Elle ne la sacrifie qu'une seule fois dans sa vie, à l'article 3 de cet extraordinaire traité de paix

conjugal où elle s'engage vis-à-vis de son ci-devant époux Dudevant à ne pas exiger de lui qu'il aime le piano. Et nous ne sommes pas certains qu'elle ait tenu ce serment !

Connaissez-vous son évocation polyphonique du vent qui souffle sur les tofts de Nohant ?

"Le vent procède sur la première girouette par une phrase de deux mesures plaintives, à laquelle répond la deuxième girouette par une phrase pareille de forme, mais d'une modulation plus triste, la troisième continue le même motif en le modifiant par un changement de ton très heureux. La quatrième girouette est cassée, par conséquent muette, ce qui est fort à propos, vu que son silence permet à la première de reprendre son thème dans le ton où il vient d'être porté par l'augmentation du vent et pour peu que la bouffée continue, les trois girouettes chantent une sorte de canon à trois voix qui est fort étrange, et fort pénétrant jusqu'à ce que le souffle qui les pousse tombe peu à peu et les ramène, par des intervalles inappréciables, à nos conventions musicales, c'est-à-dire plus ou moins à leur juste première".

Comme vous le voyez, ce n'est pas de la littérature, c'est une symphonie champêtre.

Son grand-père l'oiseleur ne fréquentait que les volières, tandis que George Sand n'aime que les oiseaux en liberté, ce qui la rapproche de la vision contemporaine d'un Olivier Messien plutôt que du murmure des oiseaux de nos poètes clavecinistes.

Quand l'aube apparaissait sur les grands horizons bleus du Berry, Sand poétisait ainsi la naissance du jour :

"Mille voix d'oiseaux s'éveillent à leur tour, voici la candence voluptueuse du rossignol ; là, dans le buisson, le trille moqueur de la fauvette, là-haut dans les airs, l'hymne de l'alouette ravie qui monte avec le soleil. Tout s'embrace, tout chante. Les coqs s'éveillent mutuellement et s'appelle d'une chaumière à l'autre."

Quel prélude de Chantecler !

Puis le soir, quand le rossignol s'est tu, l'ironie va masquer un instant l'émotion trop facile :

"Je suis forcée de m'en tenir aux mélodies des crapauds de mon jardin qui depuis dix nuits font entendre, ma foi, de très jolies petites notes... pour des notes de province."

Dans la même tiédeur des soirs d'été berrichon et sous les mêmes hêtres pleureurs du parc, les découvertes musicales de Madame Sand se poursuivront. Abandonnant l'écoute des bruits de la nature et des gazouillis d'oiseaux pour tendre l'oreille vers les harmonies de ses contemporains, et c'est alors que Liszt et Chopin, hôtes de Nohant, lui révéleront la véritable musique romantique.

Que reste-t-il à Paris en 1830 de l'admirable floraison musicale de notre XVIII^e siècle ? Qu'était devenu l'opéra, les concerts de Versailles, la musique religieuse et profane ?

Que pouvait entendre George Sand qui puisse la préparer à l'éclosion romantique ? Voulait-elle assister au concert ? Reportons-nous aux meilleurs programmes que l'on pouvait lui offrir, et nous aurons alors la consolation de constater l'étonnante évolution de la culture musicale depuis le siècle dernier.

Liszt n'avait pas encore inventé ces soliloques musicaux que nous appelons aujourd'hui récitals. Ce n'était que des pluies de perles qui enrobaient les airs des opéras comiques et des airs à la mode. Le piano avait tué le clavecin. Les pianistes faillirent tuer la musique.

Il est remarquable que les seuls programmes qui devaient retenir l'attention de Sand étaient justement ceux qui ont résisté aux modes et au temps.

Elle avait dû infailliblement choisir et, après avoir entendu une des Symphonies de Beethoven qui apparaissaient aux concerts du Conservatoire depuis deux ou trois saisons, elle note :

"Beethoven fait rentrer dans les profondeurs les plus intimes du moi, tout ce que vous avez senti, éprouvé : vos amours, vos souffrances, vos rêves, tout se ranime au souffle de son génie et vous jette dans une rêverie infinie."

Ces jugements sur la Musique sont d'autant plus surprenants que les Maîtres qu'elle devait approcher -malgré leur talent ou leur génie- nous confondent parfois.

Ecoutez ces lignes d'un critique illustre qui venait d'entendre Liszt, Hiller et Chopin exécuter un concerto à trois pianos de J. S. Bach :

"C'était navrant, je vous jure, de voir trois talents admirables, pleins de sève, brillants de jeunesse et de vie, réunis en faisceau pour reproduire cette sottise et ridicule psalmodie".

Eh bien ! ce critique musical s'appelait Hector Berlioz ! De son côté, Chopin était fort effrayé par les explosions Berlioziennes et son admiration pour Beethoven ne dépassait pas ses premières sonates.

La jonction des deux étoiles Liszt-George Sand se place à l'époque de la rupture Sand-Musset.

L'insatiable curiosité de leurs biographes n'a pu découvrir aucune preuve de passion partagée. Ce fut par une admiration réciproque et une merveilleuse conjugaison de leurs dons qu'ils se complétèrent avec un rare bonheur. Adolescents, ils avaient subi tous les deux le même envoûtement mystique.

C'était Musset qui avait jeté Liszt dans les bras de la "Lionne du Berry". Liszt avait, semble-t-il, résisté aux épreuves rituelles de la fascination, protégé par le rempart encore efficace de la comtesse d'Agoult.

"Si je pouvais aimer M. Liszt, je l'aurais aimé" note G. Sand. Ce qui ne peut nous surprendre. "Il est le seul artiste au monde qui sache donner l'âme et la vie à un piano" dit-elle, et à Nohant elle l'écoute découper un chant polonais du jeune Chopin dont on parlait déjà abondamment et que Liszt lui avait justement présenté un an auparavant comme étant "le roi du jeu de l'âme". Il détache donc le thème de Chopin et en fait un nocturne qu'il baptise "Mes joies".

C'est presque au nom de l'Eglise que Liszt, trente ans avant de devenir abbé, devient directeur de conscience. La pécheresse était tout d'abord apaisée, mais la solitude amenait à nouveau la révolte.

"Liszt me disait ce soir qu'il n'y avait que Dieu qui méritait d'être aimé. C'est possible. Mais quand on a aimé un homme, il est bien difficile d'aimer Dieu. C'est si différent". Comme Liszt, elle rêvait de cloîtres et de monastères, mais se réfugiait assez complaisamment dans les alcôves.

Entre Liszt et Sand, il est difficile de doser la proportion de l'amour dans l'amitié ou de l'amitié dans l'amour. Sand se défend avec une telle véhémence d'avoir aimé Liszt que son éloquence en devient un peu suspecte. "Soyez mon frère" lui écrit-elle. Liszt, de son côté cherche en vain comment définir ce fragile équilibre. "C'est quelque chose d'intermédiaire et sans nom" conclut-il prudemment.

Ayant apparemment éliminé le point de vue de la passion, Sand pouvait librement développer le sentiment de l'admiration. Admiration qui touche à la ferveur. Ecoutez cette prière au jeune demi-dieu : "O vous qui dans le silence

des nuits surprenez les mystères sacrés, vous, mon cher Franz, à qui l'esprit de Dieu ouvre les oreilles afin que vous entendiez de loin les célestes concerts et que vous nous les transmettiez, à nous infirmes et abandonnés... Allez, priez dans la langue des anges et chantez les louanges de Dieu sur un instrument qu'un souffle céleste fait vibrer".

Quand Liszt jouait, Sand se glissait sous le piano : "J'ai la fibre forte et je ne trouve jamais des instruments assez puissants". "Je sens trop vivement votre musique pour n'en avoir pas déjà entendu de pareille avec vous quelque part, avant votre naissance".

Sand imagine que le paradis des hommes doit être "le pays d'où vient la musique". Ce paradis était Nohant, et Liszt, son premier pianiste, a rejoint dans le Berry la Comtesse d'Agoult qui venait de passer quelques mois chez George Sand.

Les deux femmes jouaient l'amitié en s'observant. Sand qui avait quelques authentiques ancêtres royaux donnait des leçons de démocratie à la comtesse... Et on voyait chevaucher au fond des chemins creux de la Vallée Noire un page aux yeux d'orient et une jeune femme aux cheveux d'or.

Enflammé par le Saint-Simonisme, Liszt fera découvrir à Sand l'abbé de Lamennais, ce saint rejeté de l'Eglise.

Elever le peuple, le défendre contre ses exploiters, sera la mission, une des missions du jeune Liszt, et dans son recueil pour piano, I - Années de Pèlerinage, bien que sous le vocable de la Suisse, se trouvait naguère une pièce justement oubliée, intitulée "Lyon" et que Liszt fit supprimer dans les éditions postérieures à 1834. Elle est dédiée à l'abbé de Lamennais et porte en exergue la devise des canuts en révolte : "Vivre en travaillant ou mourir en combattant". Improvisation hâtive meyerbérissante, mais qui est l'expression sincère de la générosité du philosophe chrétien Franz Liszt.

"Malgré sa droiture, il donne complètement à gauche" murmurait avec regret la mère d'une de ses élèves fortunées. Nous devinons par contre l'enthousiasme de Sand qui, châtelaine, devait être cernée un jour, dans son domaine de Nohant, par des paysans berrichons qui lui reprochaient son communisme.

Et puis les harmonies lisziennes quitteront Nohant pour toujours, les doigts d'acier feront place aux doigts de velours... et Madame Sand découvrira son second pianiste, Frédéric Chopin.

Mais inlassablement Liszt restera l'avocat le plus éloquent de Chopin. L'Europe entière aura la révélation de son oeuvre. Chopin était trop faible, trop émotif, il craignait trop la foule pour se faire écouter et comprendre. Liszt, trente années après la mort de Chopin pourra écrire que "nul autre ne doit lui être comparé", ses attendrissements, ses grâces, ses pleurs, ses énergies et ses emportements ne sont qu'à lui : c'est un divin aristocrate".

Le problème Sand-Chopin a subi différentes interprétations. Pendant un demi-siècle, Sand a été considérée comme une sorte de monstre dévorant les hommes de génie et Liszt nous en a même laissé un portrait absurde mais plaisant : "Madame Sand engluait un papillon et l'apprivoisait dans sa boîte en lui donnant des herbes et des fleurs. C'était la période de l'amour. Puis elle le piquait avec une épingle alors qu'il se débattait. C'était le congé. Après, elle en faisait la vivisection et l'empalait pour sa collection de héros de roman".

C'est cette image monstrueuse d'une Sand nourrie de la sève de ses amants qui sera pendant longtemps monnaie courante et dont ma jeunesse fut abreuvée.

La réaction fut lente à venir, et Sand qui a eu tant d'amis de son vivant, a dû attendre notre époque pour trouver ses défenseurs. Elle ne peut plus désormais être considérée comme la cynique charmeuse de papillons. Elle est bien de toute évidence, vis à vis de Chopin du moins, l'abnégation faite femme.

Il y a une continuité polonaise dans les amours de Chopin : la cantatrice Gladkowska, la douce Marie Wodzinska, l'éblouissante Comtesse Potocka, pour arriver enfin à découvrir une imprévisible pseudo-polonaise George Sand, arrière petite fille de Frédéric-Auguste électeur de Saxe et roi de Pologne. De plus, Sand se fit l'avocat véhément de la cause polonaise. Ce n'était pas pour se mieux attacher son deuxième pianiste qu'elle se dépensait avec éloquence pour la cause des opprimés. Elle partageait avec Chopin le désir de se venger des tyrans, et cette haine commune pour le tsar conquérant fut un lien qui devait involontairement servir son amour.

Nous possédons, grâce à la lettre fleuve aux cinq mille mots adressée à son confident Grzymala, le secret de l'état d'âme de George Sand à l'aube de sa liaison avec Chopin. Le sentant abandonné, elle devine soudain le rôle d'amante et de mère qu'elle doit jouer, et prépare secrètement une longue fugue à quatre voix. "Il ne s'agit pas tant de voyager que de partir" dit-elle.

Le voyage majorquin de Sand, Chopin, Maurice et Solange, est trop connu pour qu'il soit possible de découvrir encore quelques recoins secrets de cette aventure. Cette Chartreuse de Valdémosa avec ses cyprès, son parfum d'encens refroidi, ses cloîtres mystérieux et perfides, sont devenus des images qui nous sont familières.

Nous ne pouvons entreprendre ici le procès des Esculapes de 1834 qui avaient conseillé ce séjour. Cent ans ont passé et la tuberculose existe toujours, mais il est encore nécessaire de lutter contre cette absurde légende d'une Sand conduisant Chopin à une aventure ayant abrégé sa vie. On ignorait à Paris le climat de Majorque, et Sand ne pouvait prévoir que ses habitants (qui exploitent aujourd'hui le souvenir du célèbre voyage) se conduiraient comme des sauvages, des sauvages hélas ! cultivés qui se croyaient chrétiens.

De cette expérience qui se termine, comme dit Sand, par un "fiasco", Chopin par le seul bénéfice de l'isolement, réalise un tour de force inimaginable en parachevant ses 24 préludes, deux polonaises, des mazurkas, et très probablement le final de la sonate funèbre, ce vent d'orage qui glisse à travers les tombes, et le 3e Scherzo, écho des chants liturgiques qu'évoque ce choral grave, entrecoupé par les rayons de lumière qui filtrent à travers les rosaces des cellules. Fantômes des moines qui errent à pas feutrés le long des murs des cloîtres...

Et sur le piano arraché à prix d'or aux douaniers, sur ce piano, Chopin improvise, tour à tour dans l'angoisse et dans la joie, et ce sera la naissance du prélude de la goutte d'eau qui a fait couler beaucoup d'encre. Est-ce celui en si mineur, en la bémol, en fa dièse mineur ? Personne ne le sait. Sand a oublié de nous livrer la tonalité. Liszt affirme qu'il s'agit du prélude en fa dièse mineur. La tradition française admet presque unanimement le prélude en ré bémol. Au retour de la cure monastique, George Sand, pour éviter l'épuisante vie parisienne, installera Chopin à Nohant, et ce climat berrichon va se révéler, malgré sa mollesse, un excitant vraiment bénéfique. Dans les salons de Nohant, les cristaux du lustre de Murano, souvenir de Musset ou de Pagello, vont tinter à nouveau, et cette fois sous les "doigts de velours" de Chopin. "Courage, doigts de velours", murmurait George Sand, près du piano, en écoutant son deuxième pianiste. Et voici les nuits de poète, nuits lourdes de volupté et de mélancolie. "Il n'y a pas longtemps, écrivait George Sand, que j'aimais encore et qu'une pareille nuit eût été délicieuse... Oh non, je n'étais pas faite pour être poète ? J'étais faite pour aimer".

Elle croit découvrir sa réelle vocation en arrivant à un tournant de sa vie où l'amour se colore pour elle, d'une sorte de désenchantement où, ne voulant plus

être dupe des bonheurs faciles elle se convertit peu à peu à l'amour qui n'exige rien, mais qui vit penché sur l'être aimé que l'on protège.

C'est dans cette serre chaude baudelairienne que va grandir le nocturne. Un honnête musicien irlandais, Field, en avait trouvé la formule, mais il appartient à Chopin d'en pénétrer la grandeur et de s'en servir pour extérioriser son propre mystère.

Comme la plaque photographique qui se brûle au moindre rayon de lumière, son âme avait besoin de la nuit pour se révéler.

Il est "l'homme de minuit" dont parle Jankelevitch, celui qui "se plaît dans le noir, non par défi ou pour mettre le cartésianisme à l'envers, mais parce que, comme les oiseaux nocturnes, il est spécialement organisé pour voir dans la nuit".

Le nocturne en mi majeur a sa nuit à lui, et c'est encore la plume de Jankelevitch qui nous aide à y pénétrer. "Dans le silence et la solitude, dit-il, s'éteint avec lenteur, comme une respiration de l'âme, cette cantilène nue qui expire à la fin du 13e nocturne et qui est si attentive, si repliée, que le pianiste entendrait battre son cœur".

C'est bien grâce à une atmosphère d'attente et silencieuse compréhension que nous devons les pages les plus profondes, les plus personnelles de Chopin. C'est dans cette hermétique concentration qu'il pouvait librement suivre son inspiration et se forger un langage harmonique vraiment prophétique. Ce climat exceptionnel est bien l'oeuvre de Sand, et ces mots d'elle, que nous retrouvons, suffiraient pour justifier notre immense gratitude :

"Je le comprenais, dit-elle, comme il se comprenait lui-même et un juge plus étranger à lui-même l'eût forcé à être plus intelligible pour tous". L'entente entre la romancière et le musicien est, à certaines heures, si totale qu'elle en est troublante. Témoin la Barcarolle de Venise que Chopin ne connut qu'à travers la prose de son amie, où les rythmes du langage se transmutent miraculeusement en musique :

"Pourquoi es-tu si belle, ô Venise, et pourquoi te fais-tu donc tant aimer de moi, quand je ne dois plus rien aimer sur la terre ? O marbres sonores, échos de la joie, légers arceaux pleins de rires et de mélodies, ne sauriez-vous au travers de tous ces bruits, saisir et conserver quelque sanglot étouffé, quelque lugubre plainte qui me rappelât qu'il faut mourir ?"

A ce Venise aux sombres bémols, ajoutons ces quatre vers teintés de rose d'Alfred de Musset :

"Une heure est à Venise, heure des sérénades
Lorsqu'autour de Saint-Marc, sous les sombres arcades
Les pieds dans la rosée, et son masque à la main
Une nuit de printemps joue avec le matin".

Mais un jour vint où se troubla cette entière et affectueuse intimité. Sa fille Solange y fut, dit-on, pour quelque chose, mais la santé de plus en plus chancelante de Chopin aussi. La maladie qui le tenaillait ne lui permettait plus de supporter les petites vicissitudes quotidiennes sans se montrer maussade et ombrageux. Sa super-sensibilité le faisait souffrir de tout. "Le pli d'une feuille de rose le faisait saigner" notait George Sand. Son caractère s'aigrissait chaque jour. "Je ne me réchaufferai que dans la tombe" dit-il désespéré. Et Lucrezia de soupirer : "Je ne peux plus aimer que par charité".

C'est dans son roman "Lucrezia Floriani" que Sand retrace le chemin douloureux qui conduit à sa rupture avec Chopin.

Les "Souvenirs" de Madame Jaubert, relatant le récit de Delacroix nous apprennent comment, un soir, George Sand éprouva le besoin de mesurer les réactions suscitées par son roman sur le Prince Karol en personne, en invitant Chopin et Delacroix à assister à la lecture de son manuscrit qu'elle venait d'achever. "J'étais au supplice pendant cette lecture, écrit Delacroix, quoiqu'il n'y ait eu aucune réaction de la victime devant le bourreau". "Le héros, ajoute-t-il, n'avait heureusement pas le sens des réalités". Il fallut que des amis apprennent à Chopin, par la suite, ce que tout le monde avait trop bien compris. Aucune infirmation de Sand ne pouvait donner le change, et Henri Heine pouvait dire avec raison : "Elle a outrageusement maltraité son ami Chopin dans un détestable roman divinement écrit".

Cet explosif à retardement qui parut en 1846 est un cri d'égarement qu'il faut pardonner en pensant à la chaude tendresse et aux soins maternels dont, doucement, elle entoura l'être précieux et fragile pour qui aucun soin n'était assez délicat, aucune veille assez attentive, multipliant autour de lui les présences amicales qui pouvaient lui être une richesse et une consolation. Parmi celles-ci, l'amitié de Delacroix fut certainement la plus précieuse et la plus efficace.

Que Chopin ait pu ignorer tant d'efforts déployés pour lui, faut-il l'en blâmer ? Miné par la maladie, il trouvait naturel d'être le centre de toutes les

préoccupations, et il ne faut même pas s'étonner que cette liaison si féconde en chefs-d'oeuvre n'ait pu avoir un autre destin qu'une douloureuse et définitive rupture. Est-il bien sûr, d'ailleurs, que tous deux l'aient voulu définitive ?

Tandis que Chopin abandonne la Vallée Noire pour n'y plus revenir, George Sand s'avance peu à peu dans le sentier de la vertu et va devenir la bonne dame de Nohant.

Le Pleyel sera entr'ouvert parfois pour accompagner Pauline Viardot, l'amie toujours fidèle. La mémoire infallible de George Sand lui permettra de retrouver, sous les touches d'ivoire, quelques pages de Mozart.

Mais qui oserait faire revivre encore les troublantes harmonies de Chopin ? Et pourtant, nous avons la certitude en revoyant, à Nohant, ce piano silencieux, que la main de Sand devait s'en approcher quand elle se savait seule et qu'elle devait alors égrener parfois le thème d'un nostalgique nocturne ou murmurer quelques mesures d'un prélude aimé. (1)

Le petit chien "Marquis", inspirateur inconscient de la valse en ré bémol, avait disparu, adopté par Mme Duvernet. Les domestiques ne parlaient plus qu'à voix basse de Monsieur Chopin ; les feuilles des hêtres pleureurs comme une chevelure argentée, glissaient mélancoliques, vers le sol. La musique romantique s'éteignait doucement à Nohant, et c'est bien à Liszt qu'il appartient de clore cet entretien sur "George Sand et les musiciens romantiques".

"Nous nous entendons et nous pouvons parler le même langage" lui disait-il lors de leur première rencontre. "Il est une portion de mon sang" avait-elle écrit à la Comtesse d'Agoult.

A la mort de Sand, Liszt notait dans son carnet intime : "La forme humaine masque le vrai visage divin qui est l'idée. George Sand était une idée".

"Les funérailles", poème élégiaque et grandiose, suprême adieu à Chopin que Liszt écrivit en octobre 1849, à la mort du poète des sons, ne contenait pas seulement ce pesant carillon funèbre, précurseur des cloches de Boris Goudounoff. Il évoque plus que les chevauchées des héros de Pologne, il est l'adieu de Sand à un monde magnifique qu'elle avait vu naître et dont nous ne pouvons la séparer, un monde auquel elle avait apporté son inspiration, son enthousiasme, son génie et presque toujours son coeur.

Ennemond TRILLAT

(1) Ce n'était plus le piano sur lequel Chopin avait joué, renvoyé à Pleyel. Celui qui est encore à Nohant (n° 15025) a été acheté en mai 1849, longtemps après le
18 départ du musicien (N.D.L.R.)

LES MAISONS DE L'ONCLE MARECHAL

Nous sommes heureux d'accueillir une étude approfondie de M. Jacques MARILLIER, qui met au point de façon définitive la question parfois controversée de la maison natale de George Sand, et qui est parvenu à situer avec une précision absolue l'emplacement de la maison de Chaillot et de son jardin, qui semblait un paradis à la petite Aurore, et qu'elle a évoqué avec tant de poésie dans Histoire de ma vie (2e partie, chap. XI).



Il a existé un lien très étroit entre la maison natale d'Aurore DUPIN, au n° 46 actuel de la rue Meslay, et la propriété campagnarde de Chaillot si intimement associée à ses premiers souvenirs d'enfance. Ce lien était son oncle Amand Jean Louis MARECHAL, en sa double qualité d'héritier de la première par sa mère, née Elisabeth LE LORRAIN et de la seconde par son père, le graveur Toussaint MARECHAL.

Nous consacrerons tout naturellement une étude particulière à chacun de ces deux biens de famille. Pour mieux comprendre le processus selon lequel A. J. L. MARECHAL en était devenu propriétaire, il nous paraît indispensable d'apporter quelques précisions sur ses ascendants.

I - Les parents d'Amand Jean Louis MARECHAL

Un acte en date du 7 février 1771, passé devant Maître DELAGE, Notaire à Paris (1) fixe les clauses du contrat de mariage entre :

- Toussaint MARECHAL, graveur du roy, demeurant à Paris, Cour Neuve du Palais, paroisse Saint Barthélémy, et
- demoiselle Elisabeth LE LORRAIN, majeure, fille de défunt Louis François LE LORRAIN de SIVRY, Ingénieur du roy et de dame Marguerite Christophe de LA CROIX, son épouse... demeurantes ensemble à Paris, rue Meslée paroisse Saint Nicolas-des-Champs. "

Le futur marié porte, dans d'autres actes, le titre de "graveur du roy pour l'artillerie" ; nous savons également qu'il travailla pour la Monnaie de Paris et pour la Ferme Générale. Quant à la future mariée, elle est la petite-fille du grand sculpteur Robert LE LORRAIN. Celui-ci avait eu trois fils de son mariage avec Marie Françoise SOINT :

- Louis François, Ingénieur du roi ; il fut chargé dans les dernières années de sa vie des fonctions d'Inspecteur des Travaux de la Ville de Paris.
- Pierre Robert, Prestre, docteur en théologie de la Maison et Société de Sorbonne.

- Jean Josse, Prestre de l'Oratoire, après avoir été étudiant en architecture.

Elisabeth est née à METZ en 1743, année de la mort de Robert LE LORRAIN, alors que son père exerçait les fonctions d'Ingénieur du roi pour les Trois Evêchés ; elle a donc près de 28 ans. Elle n'a qu'une soeur : Anne Marguerite. Celle-ci doit être déjà fiancée à Athanase Nicolas MOREAU, bourgeois de Paris, car il figure au nombre des signataires du contrat.

Les futurs époux seront "communs en tous biens meubles et conquêts immeubles suivant la coutume de Paris". Il appartient entre autres choses, à Toussaint MARECHAL :

- une maison, jardins, terres et dépendances sis à CHAILLOT, rue de Longchamp et aux environs.

Quant à Elisabeth LE LORRAIN, elle apporte aussi, entre autres biens :

- la moitié dans un tiers indivis entre elle et sa soeur d'une grande maison sise à Paris, rue Meslée.

Chacun des deux autres tiers appartient à l'un des oncles ; à leur décès, leur part sera dévolue à leurs nièces ou à leurs descendants.

Elisabeth LE LORRAIN ne sera mariée que huit années ; en effet, Toussaint MARECHAL décède le 3 novembre 1779 ; elle reste veuve à 36 ans avec trois jeunes enfants : Robert Toussaint, Amand Jean Louis et Antoinette Sophie. Cette dernière meurt très jeune, le 16 avril 1783 à Paris sur la paroisse Saint-Sulpice ; quant à Robert Toussaint, il décèdera aussi "soldat de la République à ULM en SOUABE le 10 janvier 1794" (2). Amand Jean Louis MARECHAL se retrouve donc seul héritier de la maison de CHAILLOT et seul héritier des droits de sa mère sur la maison de la rue Meslée après le décès de celle-ci survenu le 15 thermidor an XI.

Pour faciliter la compréhension des problèmes de partage qui se poseront entre les descendants des deux soeurs LE LORRAIN, précisons qu'Anne Marguerite eut quatre enfants de son mariage avec Athanase Nicolas MOREAU :

- Antoinette Victoire épouse SALLOT des NOYERS
- Athanase Jean Louis MOREAU
- Marie-Anne, épouse LE BRASSEUR
- Adélaïde Louise, épouse BILLET puis de FOUCAULT



Peint par Robert Drouais

Le Lorvain (Robert)
Sculpteur 1748.

Gravé par L. Massard

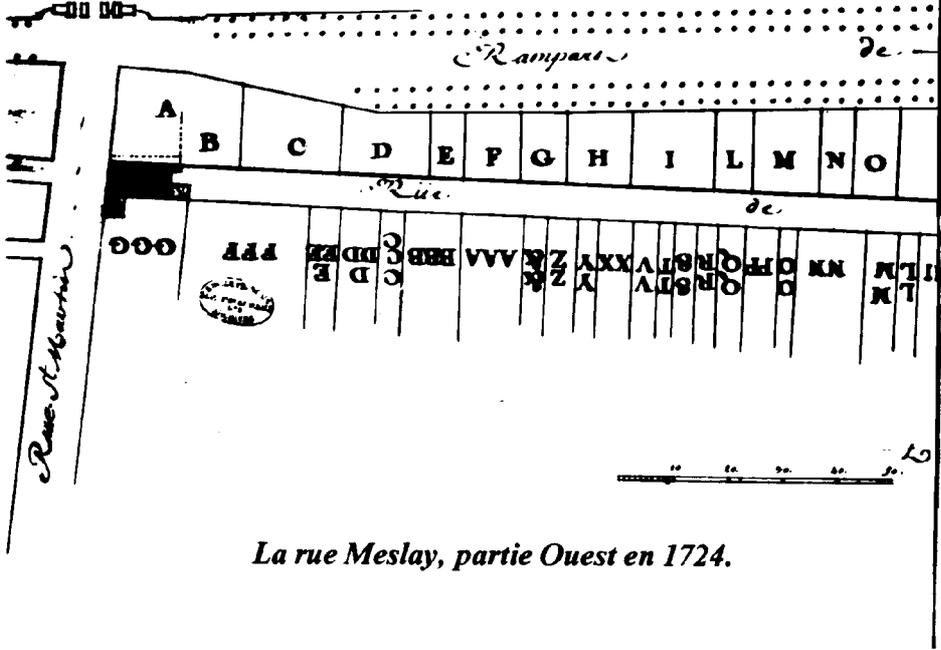


Musée Carnavalet

Rue de Valenciennes

Rue de Valenciennes

M		M					
A	Hagny	12	1	O	Deuchamps	7	5
B	Hagny	10	3	P	Desquillons	15	1
C	Quilly	18	1	Q	Desjardins	10	
D	Huillier	16	1	R	Nislet le fils	10	
E	Allegre	6	10	S	Nislet le Bona	20	6
F	Le Lorrain	10		T	De Meslay	19	3
G	Martin	1		V	Chaumont	10	5
H	Pigal	11		X	Grandjean	17	6
I	Monard	15		Y	La Borle	4	9
L	Le Brince	1	3	Z	Crolet	10	
M	La Laine	11		AA	Nislet le Bona	20	6
N	Mouchal	6		AA	Sautot	1	



La rue Meslay, partie Ouest en 1724.

Nous ignorons les dates de décès de leurs père et mère, mais nous savons par un acte de la justice de paix (Section des Gravilliers) en date du 2 frimaire an III qu'ils sont alors orphelins et confiés à leur grand-mère MOREAU. (3)

Enfin, il n'est peut-être pas sans intérêt de rappeler que le mariage religieux d'Amand Jean Louis MARECHAL avec Lucie Marie de LA BORDE (sic) a été célébré le 22 août 1804 (4 fructidor an XII) à l'Eglise Saint Nicolas des Champs. La bénédiction nuptiale ne leur a pas été donnée par un prêtre de cette paroisse, mais par Mr l'abbé LE BRASSEUR, curé de Villiers-Saint-Frédéric (diocèse de Versailles) parent d'un cousin par alliance du marié. (4)

II - La maison natale d'Aurore DUPIN, bien de famille des LE LORRAIN

Nous laisserons aux spécialistes de l'histoire de l'Art au XVIIIe siècle le soin de nous décrire la véritable cité d'artistes qui s'installa, peu après 1700, rue Meslay sur l'emplacement des anciens remparts. N'y trouvons-nous pas, ayant leur atelier à proximité de celui de Robert LE LORRAIN : ALLEGRAIN, DESGOULON, FIGALLE père et combien d'autres !

La rue Meslay fut ouverte en exécution d'un arrêt du Conseil du 22 décembre 1696 prévoyant :

"A l'endroit où se terminera cette nouvelle rue (de Vendosme, aujourd'hui rue Béranger) il en sera formé une autre vis à vis de pareille largeur de six toises, traversant de la rue du Temple à la rue Saint-Martin sur le terrain de la place d'entre le Cours et le derrière des maisons de la rue Neuve Saint-Martin (de Nazareth) à l'effet de quoi seront les terres de la butte Saint-Martin transportées sur les lieux qui seront à ce destinés."

Ainsi qu'on peut encore le constater de nos jours une grande partie de cette butte n'a pas été arasée.

Une sentence du Bureau de la Ville en date du 24 mai 1712 adjugea à Robert LE LORRAIN, sculpteur du roi, "un terrain de dix toises de face sur la rue Meslée et de treize toises de profondeur en direction du boulevard. "Ce terrain tenait du côté gauche à celui attribué à ALLEGRAIN ; du côté droit, une parcelle de huit toises de large le séparait de celui attribué à FIGAL (sic), menuisier du roi, le père de celui qui deviendra, en ces lieux, le meilleur élève de LE LORRAIN.

L'examen des actes notariés concernant R. LE LORRAIN, signalés et analysés par Mle M. RAMBAUD (5) nous permet d'apporter certaines précisions sur la date de construction de la maison ainsi que sur les noms de quelques entrepreneurs.

Dès le 6 juin 1712, un marché est passé avec "Nicolas DELIVET, maistre masson, entrepreneur de bâtiments à Paris, demeurant rue Darnetal, paroisse Saint Sauveur" (6). Ce marché, le seul qui nous soit parvenu, avait surtout pour but de clore la propriété et de commencer la construction de la maison sur la rue Meslay. Nous ne pouvons reproduire ici les conditions d'exécution de l'ouvrage ; indiquons seulement que les murs de fondation avaient deux pieds d'épaisseur contre dix-huit pouces pour ceux du rez-de-chaussée. La porte d'entrée avait des jambages en pierre dure d'Arcueil ; la baie de cette porte devait avoir huit pieds d'ouverture et douze pieds de haut, sur chacun des côtés une borne de même pierre.

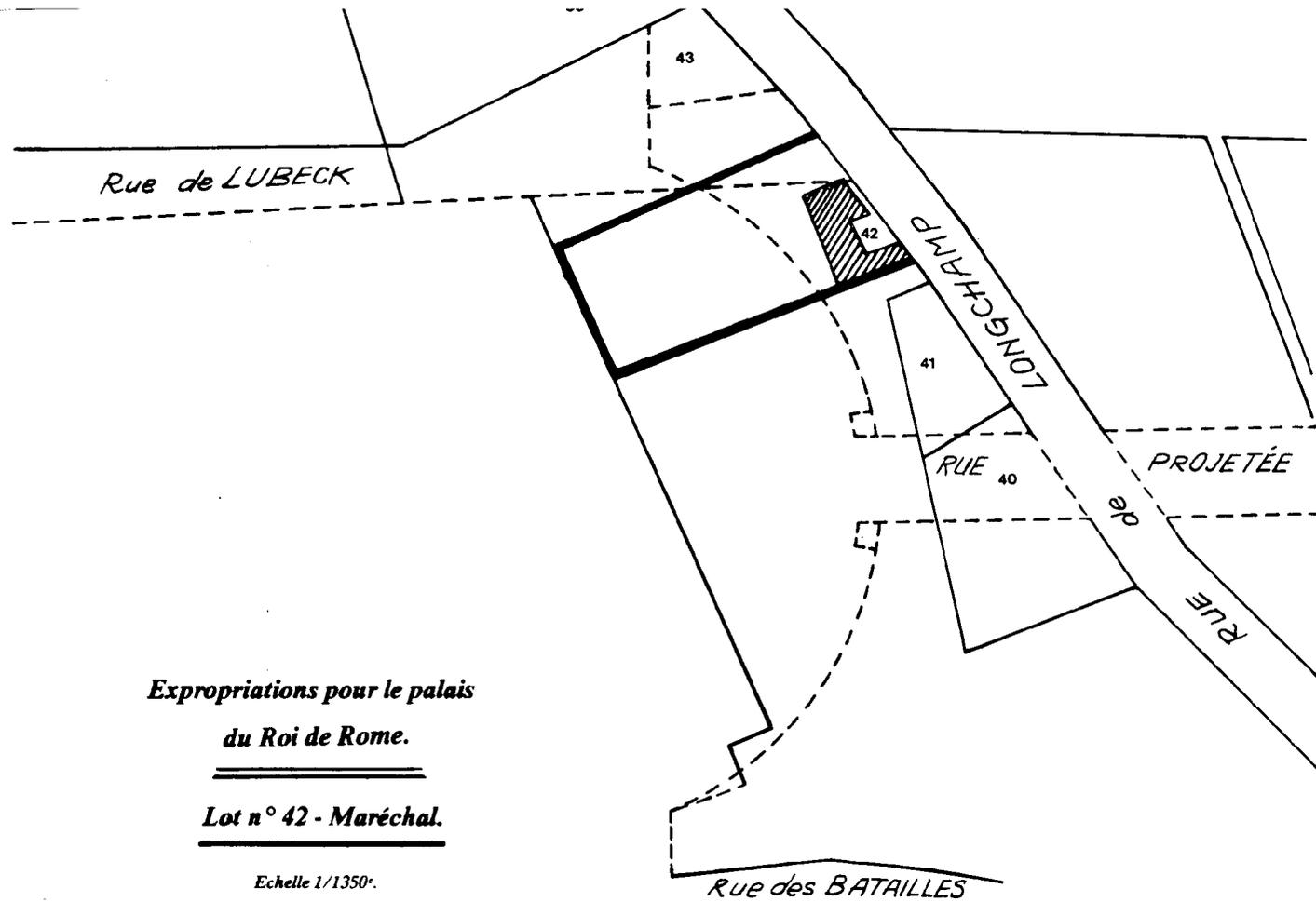
DELIVET s'engageait à exécuter les travaux dans les trois mois moyennant 1 500 livres payables par tiers ; début, milieu et fin des travaux. Ce délai dut être respecté pour cette première tranche de travaux ; en effet, R. LE LORRAIN et sa femme habitaient la maison en 1715, en octobre 1717, ils louaient le premier étage, enfin en mai 1719, ils louaient des pièces au second étage ainsi qu'un atelier dans la cour.

Toutes les constructions étaient donc achevées à cette date. Parmi les entrepreneurs, nous retiendrons le nom de DE LA CROIX, maître charpentier ; ce dernier était propriétaire rue Meslay de la maison située en face de celle de LE LORRAIN. Les deux familles devinrent alliées puisque le fils aîné du sculpteur épousa Marguerite Christophe DE LA CROIX, grand-mère de l'oncle MARECHAL.

Les chantiers étaient en pleine activité, entre 1715 et 1722, tout au long de la "rue" Meslay. Mais pouvait-on donner le nom de rue à une voie dont le percement n'avait pas été achevé du côté de la rue Saint Martin ? Il restait à démolir un mauvais immeuble de cette rue pour parvenir au "débouchement de la rue Meslée". Le propriétaire de cet immeuble émettait des prétentions exagérées quant au montant de l'indemnité d'expropriation ; de son côté, la Ville de Paris entendait récupérer sur les propriétaires riverains, à titre de plus-value, la somme à verser audit propriétaire. Naturellement, les propriétaires de la rue Meslay se groupèrent pour faire valoir qu'ils avaient acquis un terrain donnant sur une rue et qu'ils ne devaient rien.

Ils eurent beau faire état des troubles de jouissance qu'ils subissaient : méfaits nocturnes de voleurs et autres malfaiteurs, invoquer leur qualité de menuisier ou de sculpteur du roi, de peintre membre de l'Académie de Saint Luc, rien n'y fit : ils furent condamnés à verser leur quote part.

Cet incident a du moins eu l'avantage de faire parvenir jusqu'à nous des plans précieux conservés aux Archives Nationales (7). On trouvera, reproduit ci-



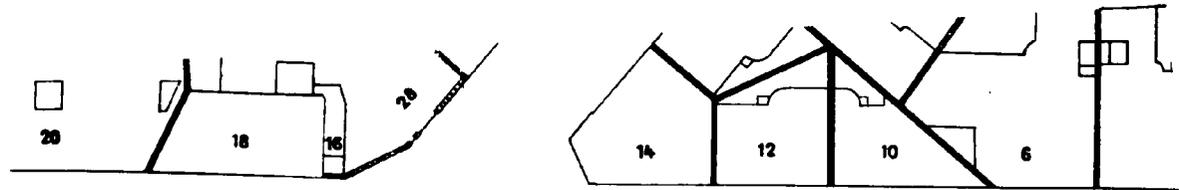
***Expropriations pour le palais
du Roi de Rome.***

Lot n° 42 - Maréchal.

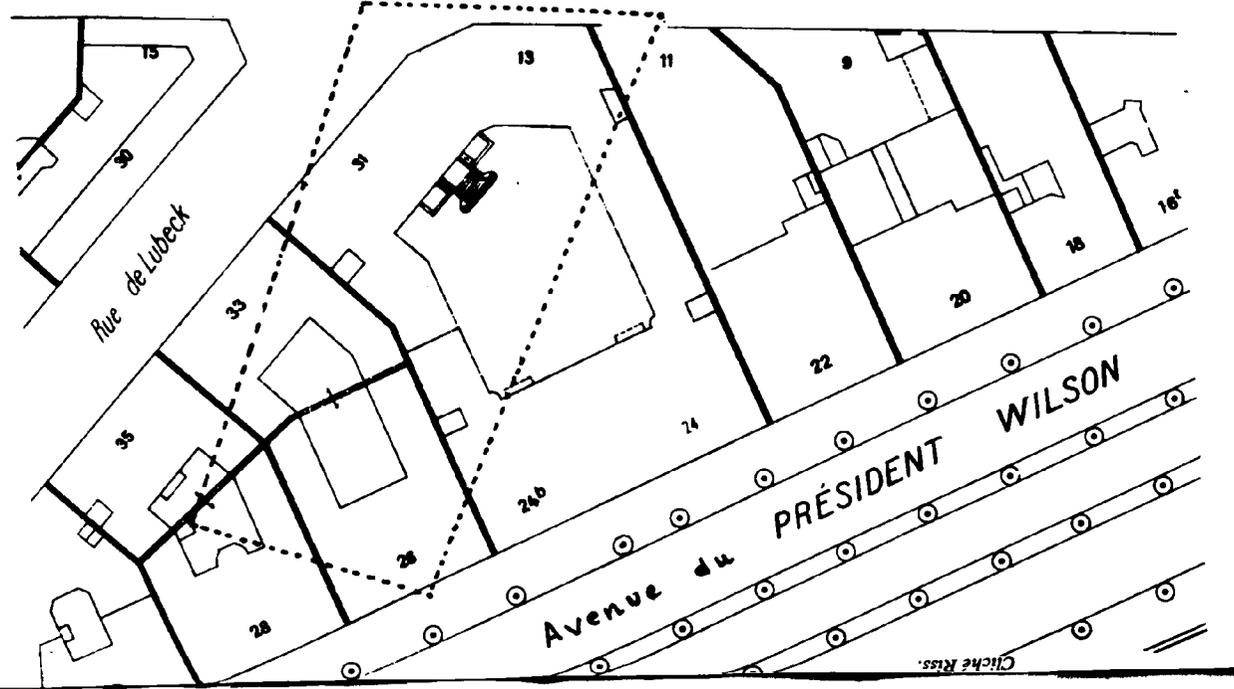
Echelle 1/1350.

Document Archives Nationales.

L'ex propriété Maréchal reportée sur un plan actuel. Echelle 1/750.



Rue de Longchamp



Cliché Riss.

contre, un plan indiquant les différentes parcelles ainsi que les noms de leurs propriétaires ; nous avons tenu à reproduire également un autre plan inclus dans le même dossier. Ce plan, établi vers 1722, nous montre que la rue Meslay se trouvait incluse dans un programme de grands travaux tendant à dégager le centre de Paris par une voie en rocade reliant la place Royale et la place des Victoires.

Le seul plan de la propriété LE LORRAIN qui nous fournisse quelques précisions sur ses constructions a été levé bien plus tard, le 13 janvier 1769, pour l'établissement du plan terrier du Domaine de la Ville de Paris. Il est également conservé aux Archives Nationales (8).

Ce plan paraît bien correspondre à l'état des lieux que donne l'inventaire après décès de Robert LE LORRAIN (9). On y trouve en effet :

A - Au rez-de-chaussée et donnant sur :

- la rue Meslay : la chambre à coucher de R. LE LORRAIN
un petit cabinet pouvant servir de chambre à coucher
- le jardin et la cour à droite : le cabinet de R. LE LORRAIN
la salle à manger
une petite salle, ensuite la cuisine
- le jardin et la cour à gauche : un hangar servant d'atelier

B - Au premier étage :

Une soupenle au-dessus du petit cabinet sur rue
Une antichambre au-dessus de la salle d'entrée
Une antichambre au-dessus de la cuisine.

Cette description ne nous donne que les pièces à usage du défunt ; nous savons qu'il en existait d'autres, soit louées, soit à usage du reste de la famille. Par exemple, le côté gauche du rez-de-chaussée, un entresol et une chambre au-dessus de celui-ci étaient loués à bail à un maître perruquier.

L'état de propriété indivise de cet immeuble entre les co-héritiers de R. LE LORRAIN subsista jusqu'en 1819 ; il fut vendu les 16 et 17 août de cette année par A. J. L. MARECHAL auquel il appartenait alors pour moitié et par ses quatre cousins (M. MOREAU, Mmes LE BRASSEUR, SALLOT des NOYERS, de FOUCAULT ex-BILLET) copropriétaires de l'autre moitié. Cette vente fut faite à M. Adrien Gilles LECLERC, marchand libraire et à Mme Marie Françoise MOREAU, son épouse, demeurant à Paris, Boulevard Saint Martin n° 11. L'acte

ne précise pas si Mme LE CLERC née MOREAU est parente des vendeurs. Dans cet acte, l'"oncle MARECHAL" porte la qualité de "Chef de Bureau au Ministère de la Maison du Roi" ; il est domicilié place du Palais Bourbon n° 85. L'immeuble vendu est ainsi décrit :

"Une maison située à Paris, rue Meslée n° 50 et boulevard Saint Martin n°45, composée d'un corps de logis sur la rue Meslée élevé au-dessus du rez-de-chaussée d'un entresol ; de deux étages carrés et d'un troisième étage en mansarde ; caves au-dessous du corps de logis, dans laquelle maison on entre par un passage de porte cochère sur la largeur duquel est pratiquée une loge de portière.

Un autre corps de logis en aile à droite en entrant par le passage de porte cochère, dans lequel corps de logis se trouve l'escalier desservant les étages de la maison. Ledit corps de logis se prolongeant jusqu'au boulevard sur lequel est une boutique.

A gauche et en face dudit corps de logis est un petit bâtiment élevé seulement d'un rez-de-chaussée et grenier au-dessus, dans lequel bâtiment se trouve une boutique sur le boulevard" (10) et (11).

Telle devait être, quinze ans plus tôt, la maison où naissait Amandine Lucie Aurore DUPIN, inscrite sur les registres de l'état civil sous les prénoms d'Amantine Aurore Lucile. Celle-ci ne semble avoir gardé aucun souvenir personnel de cette maison ; elle n'en parle guère dans "Histoire de ma vie" que par référence aux lettres de son père ou à la correspondance échangée par sa grand-mère avec le maire du cinquième arrondissement de Paris.

La maison édifée par R. LE LORRAIN aurait été démolie vers 1847, date de construction de l'immeuble actuel. Celui-ci se compose de : "quatre étages carrés, un cinquième carré en retrait avec terrasse sur la rue de 1m 50 et sixième sous comble". (12) Il ne nous a pas été possible de retrouver une gravure représentant l'immeuble primitif.

Maurice DUPIN et sa femme avaient-ils réellement leur domicile 15 rue Meslée (n°46 actuel) à la date du 12 messidor an XII ? L'acte de baptême rédigé le lendemain à Saint Nicolas des Champs indique bien cette adresse, dans le 6e arrondissement ancien. Mais on sait qu'un mois plus tôt (16 prairial an XII -5 juin 1804-) Maurice et Sophie s'étaient mariés à la mairie de l'ancien 2e arrondissement parce qu'ils habitaient alors rue Feydeau.

Les circonstances bien connues de la naissance d'Aurore DUPIN nous incitent à penser que MARECHAL se trouva dans l'obligation d'héberger ses

futurs beau-frère et belle-soeur. Il ne lui restait que bien peu de locaux à mettre à leur disposition ; il venait de renouveler plusieurs baux à des locataires de l'immeuble, enfin son cousin MOREAU, témoin au mariage civil des DUPIN, habitait lui aussi 15 rue Meslée. De plus, la maladie dont Maurice DUPIN a été victime dans les semaines qui suivirent la naissance de sa fille a dû nécessiter son isolement dans une pièce sous comble. Toutes ces indications nous amènent à situer l'épisode du "grenier" 15 rue Meslée. L'incident avait été si pénible pour la mère et pour le fils que celui-ci tenait à la rassurer dès le 28 frimaire an XIII (19 décembre 1804) ; "quant au grenier, ne me le reproche plus car je suis maintenant dans un appartement charmant" (13).

Où se trouvait donc ce petit appartement ? Nous avons toutes raisons de penser qu'il s'agit du numéro 53 ancien de la rue Meslée, devenu en 1806 le n°13 ou le n°15 de cette voie. C'est en effet à cette adresse qu'habitaient Maurice DUPIN et sa femme le 23 messidor an XIII (12 juillet 1805), date à laquelle Maître LECOINTRE, Notaire rue Meslée, établit les actes par lesquels les époux DUPIN se faisaient une donation mutuelle (14).

Pendant combien de temps occupèrent-ils cet appartement ? Nous ne saurions le dire en l'absence de documents précis ; il se trouve que plusieurs lettres de Maurice à Sophie, écrites à cette époque, ne comportent pas d'adresse. Ce qui est certain, c'est qu'ils n'allèrent pas directement du 53 (ancien) rue Meslée à la rue Grange Batelière.

Sur la foi de l'adresse portée par Maurice DUPIN sur une lettre écrite le 1er mai 1807 à sa chère Sophie, on a cru qu'ils avaient habité 25 Boulevard Montmartre. Or cette voie ne comporte de nos jours que 23 numéros, en 1817, J. de LA TYNNA ne recensait que neuf numéros (15). Nous disposons heureusement d'une mention complémentaire :

Près l'Hôtel MONTHOLON
Maison du sieur ROMANAT

qui figure également sur l'invitation adressée à Maurice DUPIN, le priant d'assister le 20 août 1807 à une réunion organisée "à l'occasion du mariage de S. A. I. Mgr le prince JEROME". L'hôtel Montholon portait déjà le n°23 du Boulevard Poissonnière ; quant à la maison voisine, en allant vers le boulevard Montmartre, elle appartenait à cette époque à M. Guerrier de ROMAGNAT Ange Joseph René dont le fils Ange Alphonse était officier de cavalerie comme le capitaine DUPIN. Le décès de M. de Romagnat père, survenu le 17 août 1807, est peut-être à l'origine du changement de domicile de la famille DUPIN (16).

Quoiqu'il en soit, la véritable adresse était bien 25 Boulevard Poissonnière, dans l'immeuble voisin du premier domicile de CHOPIN, le n°27, à son arrivée à Paris en 1831 (séjour que rappelle une plaque au-dessus de la porte).

La première lettre portant l'adresse "22 rue Grange Batelière"(n°13 actuel) est de septembre 1807, le quantième du mois n'est pas précisé. Malgré l'extrême importance prise par cette maison dans les souvenirs d'enfance d'Aurore DUPIN, ses parents ne l'auraient habitée que huit mois environ. Il semble donc que les faits les plus anciens dont elle ait gardé le souvenir remontent au début de sa quatrième année en ce qui concerne Paris.

Mais c'est surtout de la campagne de CHAILLOT, de la longue route qui y conduit, qu'Aurore a conservé les souvenirs les plus vifs et les plus nombreux.

III - La petite maison de CHAILLOT

Sans aucun doute, c'est à Chaillot que la jeune Aurore a pris contact pour la première fois avec la nature, avec l'espace qui lui permettait de poursuivre à son aise ses jeux et ses rêveries. Les souvenirs qu'elle avait gardés du jardin et de la maison étaient demeurés très vifs quarante ans après : "Je pourrais, écrivait-elle, dessiner le plan du local et celui du jardin, tant ils me sont restés présents. Le jardin était surtout pour moi un lieu de délices. . ."

Mais les indications qu'elle nous a données ne situent pas la propriété MARECHAL par rapport au bourg de Chaillot dont, à cette époque, presque toutes les maisons possédaient un jardin. Elle précise cependant : "Mon oncle vendit à l'Etat sa petite propriété, qui se trouvait sur l'emplacement destiné au palais du roi de Rome."

A partir de ce précieux renseignement et de quelques autres concernant les biens du graveur Toussaint MARECHAL, il va nous être possible de situer exactement cette propriété et d'en retracer l'histoire depuis le début du 18e siècle.

Par une curieuse coïncidence, au moment même où un grand artiste, Robert LE LORRAIN, faisait édifier la maison de la rue Meslay, un modeste jardinier de Chaillot achetait dans cette localité une pièce de terre destinée à devenir le jardin de délices de la jeune Aurore DUPIN.

C'est en effet par un acte en date du 12 mars 1712 que Jean BRISEMICHE, jardinier de M. l'abbé DUFOUR, se rendait acquéreur "d'une pièce de terre contenant demy arpent cinq perches ou environ, close de murs en trois sens"

provenant de la succession de demoiselle Anne GION. Cette pièce, qui prenait sur le chemin de Longchamp, avait fait partie antérieurement d'un clos d'un peu plus de deux arpents dont le surplus appartenait à Madame de GASSION et à sa fille (17).

Nous savons, par une déclaration au terrier des dames de la Visitation Sainte Marie, seigneur de Chaillot, qu'à la date du 31 décembre 1714 : "Lesd. comparans (Jean Brisemiche et sa femme) ont fait faire un bastiment" sur le terrain qu'ils avaient acquis deux ans et demi plus tôt (18). Mais nous ne connaissons le détail de ces constructions que par une autre déclaration faite au même seigneur le 29 juin 1749 par les héritiers de Jean BRISEMICHE (19) :

"Une maison sise audit Chaillot, rue de Longchamp, consistant en trois salles par bas, trois chambres et greniers au-dessus, une cour, cinq écuries dans icelle cour en appentis, scavoir trois à main droite sur lesquelles il y a des greniers et deux à main gauche, letout couvert de tuiles avec un petit jardin dépendant de lad. maison clos de murs, contenant lesd. maison cour et jardin cinquante cinq perches."

La propriété ayant appartenu à Jean BRISEMICHE fut vendue par ses héritiers et adjudgée par sentence de licitation rendue en la prévôté de Chaillot le 16 janvier 1751 à demoiselle Catherine VALLOT, fille majeure, moyennant la somme de 2 515 livres. La nouvelle propriétaire prêtait foy et hommage aux dames de Chaillot le 10 janvier 1752 (20). Celle-ci fit donation de ce bien à son cousin Toussaint MARECHAL "graveur et tailleur de caractères d'imprimerie" le 16 janvier 1766 par acte reçu par Maître JARRY, Notaire à Paris. Mle VALLOT se réservait, sa vie durant, l'usufruit et la jouissance des biens donnés ; cette clause s'éteignit en 1770 au décès de la donatrice (21).

Les actes de cette époque ne nous indiquent pas si c'est Mle VALLOT ou Toussaint MARECHAL qui donnèrent à la maison son importance définitive. L'inventaire fait au décès de ce dernier, le 14 novembre 1779 indique seulement qu'elle est louée à divers particuliers et produit 694 livres par an (22). Au nombre de ces locataires se trouve Mr l'abbé Pierre Robert LE LORRAIN ; il occupe deux chambres au second étage pour lesquelles il paie un loyer annuel de 160 livres. Seul ce dernier détail nous permet d'affirmer que la maison primitive a été surélevée d'un étage entre 1749 et 1779 ; rien ne nous incite à penser qu'elle ait pu être reconstruite de fond en comble. En effet, nous verrons ci-dessous qu'Aurore DUPIN a connu une maison dont les bâtiments avaient la même disposition qu'à l'origine.

L'environnement immédiat reste très campagnard : le jardin se prolonge par un autre grand jardin planté d'arbres, celui-ci fait partie d'une grande

propriété ayant son entrée rue des Batailles ; à droite existe encore un grand champ d'un arpent utilisé par les blanchisseurs de Chaillot pour y faire sécher le linge. En haut du chemin de Longchamp, la butte de Chaillot est encore dominée par un moulin à vent entouré de champs de vignes ; seules, de nombreuses carrières altèrent l'aspect de la colline du haut de laquelle on découvre tout Paris.

Mais déjà l'enceinte des fermiers généraux inclut dans Paris ce qui n'était que le faubourg de la Conférence ; puis la tourmente révolutionnaire arrête l'essor des constructions le long de la rue de Longchamp. Le couvent de la Visitation Sainte Marie tout proche est devenu bien national ; la jeune Aurore DUPIN ne connaitra pas l'énorme masse du dôme de son église : il a fallu l'abattre parce qu'il menaçait ruine après avoir été ébranlé par la formidable explosion de la poudrerie de Grenelle. Après les fatigues de la longue promenade depuis le boulevard Montmartre, il lui faut contourner l'effroyable pompe à feu de Chaillot avant de pouvoir se donner toute à la joie de retrouver la petite tante Lucie, sa cousine Clotilde, compagne de ses jeux et surtout le cher jardin.

Cependant celui-ci est déjà menacé. Dès 1806, Napoléon a eu l'idée d'un vaste programme architectural à réaliser sur l'emplacement de la colline de Chaillot ainsi que sur la rive opposée de la Seine. Il faut éclipser Versailles et le Kremlin en édifiant au sommet de la butte de Chaillot un palais majestueux de quatre cents mètres de façade dominant des jardins étagés. A ses pieds, de l'autre côté de la Seine, les bâtiments de l'Université, ceux des grands ministères, puis le Champ de Mars et l'Ecole Militaire (23). Quant au parc, il s'étendrait derrière le palais jusqu'au bois de Boulogne qu'il engloberait. Ce programme grandiose, confié à l'architecte FONTAINE, nécessitait l'expropriation d'une grande partie de Chaillot et de Passy ; sa réalisation fut accélérée à partir de 1811 dès que fut prévue la naissance du roi de Rome.

C'est ainsi que la propriété MARECHAL se trouva comprise au nombre de celles qu'il était nécessaire d'exproprier en première urgence pour aménager les abords du palais. Dans une pièce de la correspondance du Directeur de l'Enregistrement relative à cette affaire, MARECHAL est qualifié : "Secrétaire de Son Excellence Monseigneur le comte DARU". On sait que ce dernier occupait les très hautes fonctions de Ministre Secrétaire d'Etat.

Aussi la cession à l'empereur semble-t-elle s'être faite sans aucune difficulté, selon les estimations de FONTAINE. La vente fut réalisée le 11 mars 1813 devant Maître NOEL, Notaire de Sa Majesté l'Empereur et Roi, représenté à la

vente par M. le comte de CHAMPAGNY duc de CADORE, Ministre d'Etat-Intendant Général de la Couronne.

Suivant un grand plan établi sous la direction de FONTAINE, conservé aux Archives Nationales (Versements d'Architecture-Boite XVIII) et partiellement reproduit ci-dessus, la propriété MARECHAL se trouvait à l'angle de la rue de Longchamp et de l'amorce de la rue de Lubeck. Elle avait la forme d'un trapèze rectangle, elle est ainsi décrite dans l'acte de vente :

"Une maison située à Paris, quartier de Chaillot, rue de Longchamp n°17 ayant son entrée sur cette rue par une porte cochère entre deux dosserets en pierre surmontés d'une corniche d'attique, communiquant à une cour pavée en grès, le principal corps de logis entre cour et jardin simple en profondeur dont la partie à droite est en arrière corps ayant une grande et trois petites croisées de face sur la cour, six sur le jardin et un pignon à droite ; il est élevé sur un étage de caves d'un rez-de-chaussée, deux étages carrés, comble au-dessus couvert en tuiles à deux revers, il renferme deux escaliers : celui à droite à noyau évidé et marches de charpente, celui à gauche à deux noyaux et marches de charpente.

En aile à gauche de la cour est un bâtiment simple en profondeur de quatre croisées de face sur la cour, élevé d'un rez-de-chaussée et d'un étage carré, comble au-dessus, couvert en tuiles à deux revers et croupes avec gouttière de plomb en deux sens.

En aile à droite un appentis élevé d'un rez-de-chaussée couvert de tuiles ; entre ledit appentis et le mur sur la rue est un couloir à découvert conduisant au jardin.

Dans la cour est un appentis adossé au mur de face.

Jardin à l'anglaise avec une porte d'entrée sur la rue de Longchamp.

Le tout contenant en superficie dix neuf cent vingt sept mètres carrés vingt centièmes et tenant : d'un bout à M. CARPENTIER, d'autre à la rue de Longchamp, d'un côté à Madame CAON et d'autre à la rue de Lubeck" (24).

Le prix auquel cette vente fut consentie s'élevait à vingt sept mille francs dont les vendeurs donnèrent quittance le 14 juillet 1813 ; la date officielle de leur dépossession avait été fixée au premier juillet.

George Sand nous dit : "Je ne crois pas avoir revu cette maison de Chaillot depuis 1808, car après le voyage d'Espagne, je n'ai plus quitté NOHANT jusqu'après

l'époque où mon oncle vendit à l'Etat sa petite propriété... Aurore DUPIN fit un court séjour à Paris avec sa grand'mère durant l'hiver 1811-1812, période peu propice à une promenade jusqu'à Chaillot.

Nous savons maintenant que ni le jardin ni la maison n'étaient en réalité aussi petits qu'ils lui apparaissaient quarante ans plus tard. Elle avait cependant conservé un souvenir exact de la forme du jardin en longueur, avec sa terrasse surélevée au fond. Nous pensons que la tendance qu'a eue George Sand à "miniaturiser" Chaillot peut être attribuée à la référence à un autre souvenir de son enfance. Jeune femme, elle voulut revoir la petite cour plantée dans laquelle elle jouait au n°8 de la rue Thiroux, alors qu'elle avait neuf ou dix ans. N'a-t-elle pas écrit à ce sujet : "Je fus surtout frappée de la petitesse de la maison, de la cour, du jardin et des chambres qui jadis me paraissaient si vastes et qui étaient restés ainsi dans mes souvenirs" (25).

Il a sans doute mieux valu qu'elle n'ait pas cherché à revoir l'emplacement où s'élevait la maison de l'oncle MARECHAL, les souvenirs qu'elle en avait emportés eussent perdu de leur charme et de leur fraîcheur.

Les malheurs de la petite maison commencèrent avec ceux de l'Empire. Elle fut rapidement démolie pour faire place au palais qui ne fut jamais réalisé. Les Domaines Nationaux mirent en adjudication un terrain dont ils n'avaient plus l'emploi. C'est en effet un terrain nu de dix neuf cent cinq mètres quarante neuf centièmes qui fut adjugé le 27 avril 1819 à M. ADOLPHY Jean Charles, propriétaire demeurant à Passy, rue du Moulin de la Tour n°18 ; il lui en coûta 2 025 F. Ce M. ADOLPHY n'est pas un inconnu : il était entrepreneur et sa soumission avait été retenue pour les énormes ouvrages de terrassement à faire pour la construction du palais du roi de Rome (26).

Nous n'avons pas trouvé son nom sur les documents cadastraux ; ADOLPHY dut revendre assez rapidement ce terrain à M. COURTIER, acquéreur de plusieurs parcelles environnantes.

De nombreuses gravures de l'époque romantique attestent que le haut de la butte de Chaillot avait conservé une apparence campagnarde ; mais, à ses pieds, les constructions ne cessaient de se multiplier. Ce fut bien autre chose dès l'arrivée au pouvoir du prince Napoléon : des opérations immobilières de grande envergure allaient nécessiter une nouvelle expropriation de ce qui avait été la propriété MARECHAL.

Cette propriété fut comprise au nombre de celles considérées comme nécessaires à l'aménagement des abords du TROCADERO et, en particulier, à

l'ouverture de l'avenue de l'Empereur, au prolongement de l'avenue d'Iéna ainsi qu'au prolongement et à l'alignement de la rue de Lubeck. En exécution d'un jugement d'expropriation du 4 février 1865, les immeubles du secteur concerné furent transférés par le Préfet de la Seine à la Société THOME et Cie qui avait passé traité avec la Ville de Paris pour l'exécution des travaux.

Les travaux commencèrent du côté de la rue des Batailles. Ils ne durent atteindre la rue de Longchamp que vers 1875 ; en effet, c'est à cette date que l'Ingénieur LAZARE a établi un plan à grande échelle (1/200e) des immeubles de la rue de Longchamp. Ce précieux document nous a permis de préciser les dimensions de l'ex-propriété MARECHAL et surtout d'en faire l'implantation sur un plan actuel. Le plan reproduit ci-dessus permet de constater, qu'en dehors de la partie incorporée au domaine public pour la voirie, le petit domaine de Chaillot s'étendait sur les parcelles suivantes :

13, rue de Longchamp :	en totalité
31, rue de Lubeck :	en totalité
33 et 35, rue de Lubeck	en partie
24-24 bis, av. du Président Wilson	en partie

Dès 1868, les membres de la Société THOME et Cie effectuèrent le partage des biens immobiliers qui restaient définitivement acquis à la Société. Un lot formé à partir des 13, rue de Longchamp/31, rue de Lubeck et 24-24 bis, avenue de l'Empereur fut attribué à Monsieur Joseph THOME. Cette grande parcelle de 1 738 mètres carrés resta très longtemps indivise entre ses co-héritiers ; ceux-ci ne procédèrent à un partage qu'en 1945.

Le lot de .450 mètres carrés, formé par la parcelle à l'angle des rues de Longchamp et de Lubeck est le seul qui ait appartenu dans sa totalité à l'ancienne propriété MARECHAL. Derrière la haute façade de l'immeuble construit en 1892 et mis en copropriété en 1955, il est devenu impossible d'imaginer l'aspect de ce coin de Chaillot vers 1807 (27).

Puissent cependant les indications que nous venons de donner aider les amis de George Sand à mieux situer le jardin dans lequel Aurore DUPIN s'éveilla à la vie champêtre sous l'oeil d'une mère qui avait le don de savoir parler aux oiseaux.

Jacques MARILLIER

NOTES

- 1 - A. N. M. C. Etude XIV n°415
- 2 - A. N. M. C. Etude CIX n°750 - Inventaire après décès T. MARECHAL
Etude LXVIII n°769 - Vente de la maison de Chaillot
- 3 - A. N. M. C. Etude XXIX n°626 - Tutelle des mineurs MOREAU
- 4 - Arch. diocés. Versailles - M. l'abbé LE BRASSEUR Barthélémy Pierre, né le 30 avril 1738 au diocèse de Chartres-Curé de Saint-Germain-sur-Avre à la Révolution, puis de Presles (S. et O.) en 1803 de Villiers Saint-Frédéric jusqu'au 10 novembre 1805, enfin d'Ablon où il mourut le 8 octobre 1807
- 5 - Mle M. RAMBAUD - Documents du Minutier Central concernant l'histoire de l'Art (1700-1750) 2 tomes, Paris, T. I pp. 270-271
- 6 - Partie de l'actuelle rue Grenéta où sont nées les soeurs RAINTEAU
- 7 - A. N. G7-445
- 8 - A. N. NIV - Seine 53
- 9 - A. N. M. C. - Etude XIV n°318 - Cf. Mle M. A. FLEURY - Le testament et l'inventaire après décès du sculpteur Robert LE LORRAIN in Documents inédits des XVII-XVIIIe siècles, publiés sous la direction de E. J. CIPRUT - Fasc. n°2 Février-Mars 1965
- 10 - A. N. M. C. Etude LXXXV n°830
- 11 - PRONTEAU Jeanne - Le numérotage des maisons de Paris du 15e siècle à nos jours. Paris, 1966 - in 4°
- 12 - Arch. Seine - DP 4 - Rue Meslay 1852
- 13 - B. H. V. P. - Fonds George SAND - Série E-275
- 14 - A. N. M. C. Etude LXXXV n°766
- 15 - J. de LA TYNNA - Dictionnaire topographique, historique et étymologique des rues de Paris - Paris, 1817
- 16 - Arch. Seine - DQ 18 - 245
- 17 - A. N. M. C. Etude LIX - n°154
- 18 - A. N. M. C. Etude LXXIV - n°21

- 19 - A. N. M. C. Etude LXXIV - n°28
- 20 - A. N. M. C. Etude LXXIV - n°23
- 21 - A. N. M. C. Etude CIX - n°670
- 22 - A. N. M. C. Etude CIX - n°750
- 23 - MARMOTTAN (Paul) - Les achats de terrains pour le Palais du roi de Rome.
Bulletin de la Société historique d'Auteuil et de Passy - Tome VII - 4e trim. 1911
- 24 - A. N. M. C. Etude LXVIII - n°769
- 25 - Histoire de ma vie - Troisième partie, chap. IV
- 26 - Arch. Seine - DQ 10 - 1597
- 27 - Nous tenons à adresser nos sincères remerciements aux Cabinets chargés de la gestion des deux principales propriétés concernées, pour les renseignements précieux qu'ils ont bien voulu nous communiquer.

Abréviations : A. N. - Archives Nationales
 A. N. M. C. - Archives Nationales - Minutier Central
 B. H. V. P. - Bibliothèque historique de la Ville de Paris

PUBLICATIONS

SAND (George) - Laura, Voyage dans le cristal - Introduction par Gérard Schaeffer, chargé de cours à l'Université de Neuchâtel. Paris, A. G. Nizet, 1977, in-16, 25 F.

SAND (George) - Edition du Centenaire - 2e série des Introuvables. Les Introuvables choisis et présentés par Georges Lubin : Indiana, Valentine, Lélia, Jacques, André, Leone Leoni, Simon, Spiridion, Le Compagnon du tour de France, Jeanne, Le Meunier d'Angibault, Le Péché de M. Antoine, TEVERINO, LUCREZIA FLORIANI, LE CHATEAU DES DESERTES, LES MAITRES SONNEURS, JEAN DE LA ROCHE, LA VILLE NOIRE, TAMARIS, CADIO, NANON, IMPRESSIONS ET SOUVENIRS, CONTES D'UNE GRAND'MERE, NOUVELLES LETTRES D'UN VOYAGEUR, SOUVENIRS DE 1848, QUESTIONS POLITIQUES ET SOCIALES.

SAND (George). La Mare au diable, Introduction et commentaire par Marie-Anne Barbéris, professeur agrégé. Paris, Larousse. (1977) - (Collection Textes pour aujourd'hui).

George Sand. Visages du romantisme. Catalogue de l'Exposition de la Bibliothèque Nationale, 1977. (Rédigé par Roger Pierrot et Jacques Lethève)

PIERROT (Roger) - L'exposition George Sand (Bulletin de la Bibliothèque Nationale, mars 1977).

LETHEVE (Jacques). George Sand et la "Sainte-Anne" de Delacroix. (Bulletin de la Bibliothèque Nationale, mars 1977).

VIARD (Jacques). George Sand et les "Chroniques romanesques" de Giono (Revue d'histoire littéraire de la France, Janv. Fév. 1977)

Mme BOCHENEK-FRANCZAKOWA a publié plusieurs articles dans des hebdomadaires polonais, et fait une conférence le 31 mai 1976 à la salle de lecture française de Cracovie.

Vie ouvrière "George Sand journaliste" Aline Alquier

George Sand - Ses oeuvres et sa vie - par le Professeur Ryugi Nagatsuka -
Maison d'édition : Yomiuri-Shimbun JAPON en japonais

Nancy R. WALL. The persuasive style of the young George Sand. The George Washington University, 1974 (Ann Arbor Michigan, U. S. A.) - 1 vol. in -16.

M. TRESOUNOV - George Sand (en russe) - Leningrad 1976

Colloque George Sand - Amherst College, 1976 . Communications de M. J. Pecile, Germaine Brée, Georges Lubin, Joseph Barry, dans Nineteenth - Century French Studies, vol. IV, n°4, Summer 1976 (disponible auprès de T. H. Goetz, Dept. of Foreign Languages, State University College, Fredonia, N. Y. 14 063 - Etats Unis).

INFORMATIONS

Conçu pour l'inauguration d'un théâtre de poche, UN MONTAGE SUR GEORGE SAND FAIT UN "PETIT TRIOMPHE" A... VIENNE (AUTRICHE).

Inaugurer un petit théâtre de poche, le FREIEN BUHNE WIENEN, situé assez loin du centre de Vienne, par un "montage" sur George Sand semblait au départ une impossible gageure.

C'est que fort peu de gens, dans cette capitale prestigieuse où l'on reste passionné de musique et de théâtre, savent qui est notre auteur.

C'est pourquoi la Directrice du FREIEN, Topsy Kuppers eut l'idée de donner au spectacle un titre qui, pour être authentiquement sandien, n'en apparaissait pas moins, arraché à son contexte, comme atrocement sentimental : "Et pourtant, j'ai aimé...".

A-t-il contribué à intriguer les spectateurs ? Le fait est que le pari a été gagné : vingt représentations ont pu avoir lieu (dont quinze affichant "complet") du 17 décembre à Pâques. Et ce "petit triomphe" a été obtenu sans moyens financiers ni publicité et bien que l'on n'ait pu jouer qu'en matinée (de 11 heures à midi-un-quart) et le dimanche, ce genre de spectacle en matinée ne dépasse généralement pas, à Vienne, deux ou trois représentations !

Ce succès est le fruit de la rencontre de trois femmes courageuses et d'un jeune musicien aussi parfaitement connaisseur de l'oeuvre de George Sand que de la musique de Chopin.

La première des femmes est la directrice du petit théâtre : très célèbre comme "chansonnière" dans les pays de langue allemande, Topsy Kuppers vient de se lancer "sans filet" dans l'audacieuse création d'un théâtre d'essai.

La deuxième est l'auteur du montage, Tamas Radzyner, juive polonaise ayant combattu au ghetto de Varsovie et... survécu. Cette dernière, comprenant la difficulté d'initier des non-avertis au phénomène Sand, a choisi de coudre ensemble sur fond musical des textes de notre auteur, tirés de Histoire de ma vie, de la Correspondance, d'autres empruntés au Journal de Chopin (pour ne citer que l'essentiel), ces textes constituant une auto-analyse de l'amour pour Chopin, ainsi qu'une réflexion sur la situation des femmes, le mariage, la fidélité, le tout composant un passionnant portrait.

La troisième femme est l'une des plus grandes actrices viennoises, Eva Zilcher (elle est l'une des vedettes de "leur" Comédie-Française).

D'abord effrayée par l'aspect un peu trop exclusivement sentimental qui était présenté de l'auteur, elle a compris, en pénétrant dans le texte, qu'en vivant et en disséquant ainsi l'un de ses plus grands amours, George Sand avait révélé un aspect important de sa personnalité, qu'à travers cet amour malheureux, il y avait toutes les femmes face à la passion, à son éclat et à ses ombres.

Elle a donc accepté avec enthousiasme de se mettre dans la peau du grand personnage.

"J'ai travaillé, dit-elle, en modifiant le texte (qui est à 95 % de George Sand) selon une interprétation spontanée, ce que je trouve légitime car je devais donner l'illusion des idées venues au moment et pas d'un reader's digest bien récité".

L'actrice a fait équipe avec Harald Ossberger, jeune pianiste à qui l'on doit d'avoir choisi avec un goût très fin les pièces musicales.

La réussite du spectacle -sorte de monologue face à un piano- tient à la parfaite osmose entre le texte et la musique, au terme de trois mois d'une fervente collaboration.

Aline ALQUIER
Vice-Présidente des "Amis de George Sand"



Les 23 et 24 avril derniers, s'est tenu à Echirrolles sous l'égide de l'ASSOCIATION POUR L'ETUDE ET LA DIFFUSION DE L'OEUVRE DE GEORGE SAND, un colloque qui portait sur "Les questions sociales et politiques dans l'oeuvre de George Sand."

Les sujets traités ont été les suivants :

- Sand et Flaubert face à quelques événements de 1848 (Jean-Hervé Donnard)
- George Sand et 1848 (Georges Lubin)
- Femme et Politique dans "Consuelo" et "La Comtesse de Rudolstadt"
(Béatrice Didier)

- George Sand Féministe (Claudine Chonez)
- L'Education des paysans et des prolétaires chez George Sand (Simone Vierne)
- De sa naissance à sa mort, George Sand n'a pas changé d'opinions politiques (Francine Mallet)
- De "Simon" au "Péché de Mr Antoine" : George Sand utopiste (Jean-Pierre Lacassagne)
- Le monde industriel dans "La ville noire" et "Le péché de Mr Antoine" (Jean Courier)
- George Sand et les relations politiques franco-espagnoles (Christian Abbadie)
- Intervention des Compagnons des Devoirs sur le roman "Le Compagnon du Tour de France".



Nous apprenons avec tristesse la disparition de Mademoiselle Agnès LEE, du Comité Artistique de l'Association.

On se rappelle qu'avec son amie Mademoiselle Marie-Laure Chevalier, elles se sont proposées de restaurer gracieusement les tableaux du Château de Nohant. Quelques heures avant les Manifestations Officielles du 8 juin 1976, les deux artistes travaillaient encore à l'oeuvre qu'elles avaient entreprise, ayant à coeur que tout soit terminé pour la journée commémorative. Mlle Lee avait été sensible au charme de Nohant et conservait un souvenir particulièrement précieux de ce travail en commun effectué avec tant de bonheur dans cette demeure "enchantée" ; elle avait pris part avec joie à la sympathique réception qui rassemblait les sandistes en cette belle journée du 8 juin à l'auberge de la petite fadette.

Elle ne manquait jamais les réunions organisées par "Les Amis de George Sand" et ceux qui l'ont approchée ont pu constater ses qualités de délicatesse et de coeur. C'est une amie d'élite qui vient de nous quitter. Nous tenons à exprimer à son amie et collaboratrice Mademoiselle Marie-Laure Chevalier notre compassion et notre sympathie.

Martine BEAUFILS

PROGRAMME DES FETES ROMANTIQUES DE NOHANT

Vendredi 17 juin : Récital littéraire et poétique "De Marie Noël à George Sand",
par Marie Marquet

Samedi 18 juin : Mozarteum Quartet de Salzbourg : Haydn, Mozart, Beethoven

Dimanche 19 juin : Mozarteum Quartet Salzbourg : Schubert, Mozart, Brahms

Vendredi 24 juin : Michaël Rudy : Beethoven, Liszt, Prokofiev, Stravinski

Samedi 25 juin : Régine Crespín, accompagnée au piano par Christian Ivaldi :
Schumann, Wagner, Francis Poulenc

Dimanche 26 juin : Trio Jean-Philippe Collard, Augustin Dumay, Frédéric Lodéon :
Beethoven, Mendelssohn, Brahms



L'Exposition de la Bibliothèque Nationale a été un succès, tous les records d'affluence battus. Madame Beaumgartner y a convié les Amis de George Sand, sous la conduite de Mme Chapuis, conférencière des Monuments Historiques. C'est avec une verve et une érudition captivantes que, durant la visite, Mme CHAPUIS a su évoquer toutes les phases de l'existence de la grande romancière à travers l'histoire de son siècle auquel elle a été tellement mêlée dans tous les domaines

M. B.



Nous rappelons à nos adhérents que Mme Beaumgartner, villa G. Sand à Palaiseau, réunit régulièrement "les amis de George Sand" au cours d'une visite conférence.

Le 1er juin, les Amis de G. Sand se retrouveront pour visiter la Mansarde bleue, Quai Malaquais, accompagnés par Mme Chapuis.

Imprimerie du Centre Régional de Documentation Pédagogique de l'Académie de Lyon
47, rue Philippe de Lassalle - 69316 LYON Cedex 1

Dépôt Légal : 2e trimestre 1977 - N° de la publication : 11838/500 - La Directrice : M. BEAUFILS

Si vous connaissez des personnes intéressées par l'Association, veuillez leur remettre ce bulletin.



ASSOCIATION "LES AMIS DE GEORGE SAND"
(J.O. 16-17 Juin 1975)

Siège social :
18, avenue Gladel
69290 CRAPONNE

Tél. (78) 57. 04. 74
CCP 5 738 72 Lyon

BULLETIN D'ADHESION

NOM :

Prénom :

Adresse :

Membre donateur : 200 F
Membre actif : 50 F
Membre adhérent : 20 F
Etudiant : 10 F

Copyright 1977 © Les Amis de George Sand